

Liberté

Littérature : Découverte de l'humain

André Belleau

Le bonheur tel qu'on le vit
Volume 3, numéro 6, décembre 1961

URI : id.erudit.org/iderudit/59869ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1961). Littérature : Découverte de l'humain. *Liberté*, 3(6), 788-791.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Chroniques

LA LITTÉRATURE

Découverte de l'humain

ANDRÉ BELLEAU

Ce n'est pas par hasard, il me semble, que l'on parle fréquemment de la **noirceur** de la littérature canadienne-française des dernières années. Cette littérature, dit-on, est **noire**, auto-destructrice, fermée à l'espoir, grevée de tout le poids de la solitude, de l'impuissance à vivre et à aimer. Une telle appréciation m'apparaît fondamentalement erronée et je ne puis m'empêcher d'y voir le produit de notre manichéisme traditionnel, si lent à mourir qu'il nous fait douter même des prémices de l'humain reconquis sur les puissances de mort.

Qu'on veuille bien relire "**Poussière sur la ville**", "**Le Temps des hommes**" (oui, il est enfin arrivé le temps des hommes), "**la Bagarre**", "**Doux-Amer**", "**La Corde au cou**", les plus doués de nos poètes, qu'on lise surtout les trois romans dont je vais parler plus bas. On reconnaîtra, avec le recul nécessaire, que chacune de ces oeuvres, chacun de ces écrivains, tente à sa manière de rendre témoignage aux valeurs de vie, aux valeurs humaines, en leur présence comme en leur absence, et cela au plan de l'existence vécue, sans complaisances justificatrices. Voilà précisément ce qui est important pour nous: cette redécouverte de l'homme réel, de sa trame simple et vraie, après deux siècles d'une conspiration homicide.

Le malentendu résulte de ce que les ouvrages dont il s'agit ne sont surtout pas joyeux et que leurs personnages ne chantent pas la vie en choeur comme des jécistes en vacances. Comme si une oeuvre qui n'est pas joyeuse était nécessairement noire. Comme s'il suffisait d'être malheureux pour cesser d'être vivant. Vivre ouvertement tous les **possibles** de l'amour — frénésie, inquiétude, lâcheté, abandon, suicide, désespoir — dans une petite ville de province gisant sous la botte théocratique, c'est revendiquer la grandeur de l'amour même et c'est "**Poussière sur la ville**". Tuer une femme par passion dans le paysage exorcisé, sanctifié, des Laurentides, c'est rendre témoignage aux puissances de vie et c'est "**la Corde au cou**". Car de plus en plus dans notre littérature, les raisons de vivre deviennent, pour paraphraser le mot de Camus, des raisons de mourir. Alors qu'il n'y a pas si longtemps, c'étaient des raisons de ne pas vivre que l'on désirait trouver dans la mort...

Le reproche adressé à notre littérature d'être noire s'accompagne d'un autre, non moins injustifié, selon lequel Dieu en serait totalement absent. Chers parents, chers maîtres, cher Frère Clément Lockquell, cher Scott Symons, chers amis, les écrivains canadiens-français entendent parler de Dieu sur tous les tons, — sauf le bon — et surtout de ses tout-puissants ministres,

depuis leur tendre enfance. Mais ils ont rarement entendu parler de l'homme, ne vous en déplaie. Donc, maintenant, et jusqu'à nouvel ordre, dont il leur appartient de décider le moment opportun, c'est le temps des hommes, plus particulièrement des hommes canadiens-français. Si, dans quelques décennies, l'un d'eux décide d'écrire "**Le Temps de Dieu**", soyez assurés qu'ils accueilleront son oeuvre avec tout le respect dont des hommes sont capables (1).

* * *

J'ai sur ma table trois romans — dont deux très récents —, qui témoignent avec bonheur de cette dimension, manifestement croissante, de la littérature canadienne-française.

Avec "**L'Argent est odeur de nuit**", (2) dont il ne me déplait pas de parler avec un certain recul puisqu'il est paru l'hiver dernier, Jean Filiatrault nous a sans doute donné son meilleur roman. Je l'ai beaucoup aimé. J'y ai constaté l'évidence d'une maturité calme et pleine et, surtout, d'un véritable renouvellement dans la manière. Il m'avait semblé, en effet, que Filiatrault était arrivé, dans son avant-dernier roman ("**le Refuge impossible**"), à l'extrême limite d'une voie sans issue aisément discernable.

C'est précisément, j'imagine, parce que "**L'Argent est odeur de nuit**" n'est pas réductible à des considérations d'ordre psychologique et sociologique, que l'on peut parler de renouvellement et de réussite. Un homme simple et pauvre geint d'avoir à nourrir et élever les neuf enfants qu'il a eus d'une femme qu'il aime encore. Il tue, sans préméditation, le voyou qui rôde autour de sa fille. Berthe, la femme du marchand riche, paie ce voyou pour qu'il contente sa chair. Découverte, elle se suicide. Ces histoires nous sont dites dans le cadre montréalais de Côte-Saint-Paul, de façon étale, sans recherche d'effets, sans provocation, dans une forme souvent belle, toujours très correcte, mais comme volontairement abaissée d'un ton ou deux... Mais il s'agit d'histoires d'hommes, d'hommes réels, sans autre justification que d'être là, à nous offertes, comme la réalité elle-même. Leur prix vient de la chaleur, de la tendresse qui, sans que nous y prenions garde, les transfigurent de l'intérieur. Car Filiatrault a aimé ses personnages. Et nous les aimons à travers lui. A la fin, le pauvre et le riche sont également malheureux, également trompés par cette vie dont le sens leur échappe. Ils vivent et cela nous suffit.

* * *

(1) Je ne suis pas entièrement d'accord avec Yves Préfontaine qui, dans une note à son article ("*Engagement vs enracinement*") paru dans le dernier numéro de "*Liberté*" (no. 17), affirme que "*Langevin, le dernier Filiatrault, les Bessette récents, Jasmin, ne reflètent pas un mouvement collectif d'incarnation dans notre réalité*". Il ne faut pas confondre l'ordre de l'action avec celui de la création. Toute action, pour être efficace dans notre milieu, je l'ai assez dit, doit viser à la promotion de l'homme dans sa "*québécoisité*". Mais il importait aux créateurs de nous révéler d'abord l'humain. Et je me méfie des "*mouvements collectifs*" à ce niveau.

(2) Le Cercle du livre de France, Montréal, 1961, 187 pages.

Je me suis longtemps interrogé sur l'espèce d'*aura*, de fascination, qui émane du "**Temps des jeux**" (1) de Diane Giguère. Cela ne tient sûrement pas à l'imagerie qui est trop souvent facile, ni au langage dont il faut déplorer les nombreuses négligences.

Céline, lorsqu'enfant, tentait d'échapper, grâce aux jeux, à la solitude et au rejet par sa mère, comédienne célibataire et sans talent, trop occupée à des amours sordides. Mais la vie n'est pas simple et on ne cesse pas de jouer, comme ça, tout à coup. A dix-sept ans, les jeux peuvent devenir meurtriers, — dans la mesure précisément où les situations sont meurtrières et où on en prend conscience. Car les jeux constituent toujours une réponse. Ils ne cessent pas d'être des jeux, à cet âge terrible où la magie de l'enfance confère aux gestes de l'adulte une sorte de tragique nécessité. Céline dérobe donc son amant à sa mère vieillissante, se fait violer au début par lui, en fait par la suite son amant à elle, le convainc de tuer sa femme, etc. Quel est donc le destin de cette adolescente, que l'on voit, à la fin, quitter sa mère folle et courir éperdument dans la rue, cherchant à étouffer en elle une tendresse subite, une "*douceur inutile*", pour aller mourir "*à son tour*"?... Quand donc les jeux finiront-ils ?

Car il est dans la nature du jeu de se dérouler selon un ordre absolu et implacable. Le "**Temps des jeux**" n'est donc pas uniquement celui des jeux perdus et regrettés des premières années de la vie. L'*aura*, la fascination dont je parlais au début, elles viennent de ce que ce court roman a tous les caractères de la véritable tragédie, la première peut-être qu'ait produite notre littérature. Et le mystère de l'enfance toute proche y ajoute une déchirante irrévocabilité.

Cette tragédie, elle est servie beaucoup moins par les images et la langue que par un rythme sûr, une forte compacité des tableaux.

Grâce à Diane Giguère, l'*homo tragicus* fait son entrée dans notre littérature. Une autre découverte de l'humain.

Inutile de dire que je considère loufoque le reproche fait à l'auteur de ne pas avoir situé et nommé la ville où les événements ont lieu. Dieu que nous comptons de bons élèves, toujours impatients de savoir le numéro exact de la page où le professeur puisera ses questions ! . . .

* * *

Il m'a été donné dans ces pages, de parler des deux premiers romans de Claude Jasmin, "**Et puis tout est silence**" (1) et "**la Corde au cou**" (2), dont j'ai dit, respectivement, tout le bien et le mal que je pensais.

(1) Le Cercle du livre de France, Montréal, 1961, 202 pages — Prix du Cercle du livre de France 1961.

(1) *Liberté*, no. 12.

(2) *Liberté*, no. 13.

"**Délivrez-nous du mal**" (1) m'apparaît nettement supérieur. A vrai dire, il m'a enthousiasmé sans réserve. On y retrouve Jasmin, avec son authentique tempérament de romancier, utilisant une langue et une imagerie plus exigeantes, et qui ne cessent point, pour autant, de jaillir comme la parole.

Deux hommes sont amis. L'un, dur, cynique, mais combien impulsif et vulnérable, domine irrémédiablement l'autre, qui est faible, qui s'accroche, toujours offert, toujours donné, **croyant** dans le sens le plus fort du mot. Ce n'est pas d'homosexualité qu'il s'agit, — cette dimension me semble inexistante ou, en tous cas, sans importance —, mais bien de possession, d'envoûtement. Qui sera le vainqueur de ce **combat douteux** où la répulsion et l'attraction, le refus et l'acceptation, le blasphème et la prière, l'amour et la haine tissent une trame indémaillable ? Le plus faible des deux, **sans doute**. Il finira par tuer l'autre, geste qui tient à la fois de l'holocauste et de l'exorcisme. Ou ne s'agirait-il pas plutôt de deux aspects, deux facettes, d'un seul et même homme ? Vous. Moi.

Quoiqu'il en soit, j'ai aimé la riche ambiguïté vivante des rapports entre ces deux personnages. Il fallait qu'il en soit ainsi pour rendre justice au mal. Or, ne nous trompons point, ce titre, "**Délivrez-nous du mal**", on ne doit pas le prendre à la blague. Car le mal est présent dans ce livre, il en est peut-être le protagoniste principal. Et je parle du mal vrai, théologique, le **monstre diffus des vases chinois, insaisissable, inintelligible, moteur des actes et des êtres**. Je ne crois pas que cet envoûtement et cette possession d'un homme par un autre, cette haine imprégnée d'amour, ce refus lourd d'acceptation, n'aient de sens dans le roman de Jasmin sans la force agissante, et comme mêlée à la substance même des choses, de l'Indéterminé par excellence.

Je puis me tromper grossièrement. Il reste que j'ai lu ce beau roman d'un seul trait, me jetant avec avidité dans cette divine ambivalence qui tient à l'essence même de la vie.

André BELLEAU

(1) Editions à la Page, Montréal, 1961, 187 pages.